

GYÖRGY TVERDOTA

**Deux visions sur le roman français moderne :  
Albert Gyergyai, Antal Szerb**

Ma communication fait suite aux réflexions commencées il y a quelques années, sur le rôle du roman français contemporain dans la constitution des canons critiques de la littérature hongroise de la période de l'entre-deux-guerres. Pour point de départ, je reprends deux thèses de mon ancienne étude. J'y ai prétendu, et je prétends toujours, que dans les années 20-40, pour des raisons dont le développement nous mènerait trop loin de notre sujet, la prose étrangère contemporaine, examinée très attentivement par la critique hongroise, la plus populaire au sein du public de notre pays, et suivie de façon particulièrement intense par les auteurs hongrois, était le roman français. Dans mon étude à laquelle je fais ici référence, j'ai fait mention d'un type de spécialistes qui, par profession, et même par vocation, a consacré ses efforts presque exclusivement à la médiation de la littérature française au public hongrois, mais je les avais un peu trop négligés et de façon injuste. Pour combler cette lacune, je me propose cette fois-ci de mettre au centre de notre intérêt ces amateurs professionnels du roman français.

Il s'agit de toute une équipe qui se compose de critiques, d'universitaires, de journalistes, appartenant aux groupements différents ou concurrents et parfois même incompatibles ou hostiles les uns aux autres. Sándor Eckhardt, professeur catholique, conservateur, Béla Just, critique catholique orthodoxe, György Rónay, poète et rédacteur néocatholique moderne, Albert Gyergyai, observateur officiel de la littérature française dans la revue *Nyugat*, Gyula Illyés, un des chefs du mouvement « populiste », Andor Németh ou Marcell Benedek, journalistes libéraux, Antal Szerb, essayiste et historien de la littérature, István Sőtér, écrivain et critique littéraire, membre de la troisième génération de la revue *Nyugat*, et il serait facile à continuer la liste.

Dans leur choix et leur approche ils font valoir les points de vue de la tendance littéraire ou intellectuelle à laquelle ils appartiennent et, dans leur ensemble, ils donnent une image complexe et au fond exhaustive de la prose française de l'époque. Il serait intéressant de suivre les interférences de leur choix, de leur appréciation, mais le cadre d'un exposé ne permet pas un examen aussi large. J'ai donc choisi, pour esquisser l'activité médiatrice de cette équipe, deux représentants de la vulgarisation du roman français contemporain.

Je commence par Antal Szerb, qui a écrit un panorama du roman contemporain en 1935, sous le titre *Hétköznapiok és csodák*<sup>1</sup>. Il y a parcouru l'univers du roman européen et américain de son temps, après un tour d'horizon de l'histoire du roman et après avoir abordé quelques questions « théoriques » (plutôt esthétiques) du genre romanesque. Je n'évoquerai ici que le chapitre où Szerb traite du roman français qu'il considère comme le prototype du roman moderne en général. Le principe selon lequel il se fraie un passage dans la jungle de la production de la prose française, figure dans le titre de son ouvrage : c'est le miracle.

Le roman moderne, selon Antal Szerb, est le produit d'une guerre d'indépendance. Après le réalisme et le naturalisme du XIX<sup>e</sup> siècle (qu'il considère, tout en rompant avec une longue tradition, comme un détour de l'évolution du roman), les romanciers qu'il préfère, les disciples de la philosophie vitaliste de Nietzsche et de Bergson, ont soif de l'extraordinaire, se révoltent contre la civilisation figée de leur temps. Et puisque les inhibitions glaçant les forces vitales diffèrent selon les cultures nationales, la révolte a aussi sa forme spéciale chez les Allemands, les Anglais et les Français. Étant donné que la civilisation française – aux yeux de Szerb – est celle de l'Ordre, le peuple français est celui de la Raison, le roman français moderne, opposé à la prose du monde moderne et à la trivialité de l'esprit positiviste, exprimera la révolte contre la pensée régulière, la logique formelle, l'épistémologie plate.

Le pionnier de la modernité romanesque, le romancier qui, le premier, rompt avec la psychologie cartésienne, selon Szerb, est André Gide.

*Les Caves du Vatican*, publié en 1914, marque le tournant radical dans l'histoire du roman. C'est le fameux acte gratuit, auquel Szerb consacre beaucoup

---

<sup>1</sup> Antal Szerb, *Hétköznapiok és csodák*, [Jours quotidiens et miracles], Budapest, Magvető, 1978.

d'attention, et avec cela, c'est le renoncement total ou partiel à la motivation psychologique du comportement des personnages, l'acte libérateur proprement dit qui ouvre une nouvelle voie devant la réforme narrative. Et si, une fois, Gide est passé au premier plan, Szerb, avec une nonchalance élégante, ajoute au triomphe capital de la causalité sur la tyrannie, dans la prose, l'élargissement audacieux de la thématique, la levée du tabou de l'homosexualité. Le roman de Gide qui préoccupe le plus l'auteur hongrois, est, bien sûr, *Les Faux Monnayeurs*, où il retrouve, de façon concentrée, toutes les réformes gidiennes, l'acte gratuit, la problématique de l'homosexualité, jusqu'à la conception du roman pur.

L'autre promoteur de la réforme psychologique du roman à côté de Gide est Georges Duhamel, dont le héros préféré, Salavin, le type-même de l'homme maladroit, souffre de la maladie du xx<sup>e</sup> siècle, la solitude, et de complexe d'infériorité. *Les Enfants terribles* de Jean Cocteau se rattache à cette tendance par la psychologie très spéciale, caractéristique aux adolescents déséquilibrés, jouant avec les excès de l'amour et du suicide. Szerb range parmi les révoltés en psychologie Julien Green dont les récits, tels *Adrienne Mesurat*, *Léviathan*, ou *Le Visionnaire* sont pleins de miracles d'horreur psychologiques, de monstres mesquins vivant et agissant dans les circonstances médiocres de la vie provinciale.

Les Français, écrit Szerb, sont les fils des Lumières, fidèles du positivisme. Le petit-bourgeois français se flatte d'être incroyant, anticlérical, libre-penseur. Cette caractéristique d'outrepasser les traditions jalonne la voie de la révolte spirituelle contre la vision du monde rationnelle. Sur la base de l'inquiétude métaphysique, née dans la deuxième moitié du xix<sup>e</sup> siècle, dans la vie intellectuelle française, une tendance néocatholique gagne du terrain. Le genre du roman catholique est le fruit de ce renouveau. La plus grande figure du groupe des romanciers se consumant entre le péché et l'élévation mystique est, aux yeux de Szerb, François Mauriac. Il remplit complètement les exigences de la révolte contre la réalité : le péché transgresse les normes de la vie terrestre vers le Bas, la grâce ouvre la voie pour l'âme vers le Haut dans *Le Désert de l'Amour* ou dans *Le Mystère Frontenac*.

Mais le Français contemporain se confronte également aux bornes à dépasser dans la vie proprement humaine. Il s'agit des frontières bien réelles que la

révolte géographique doit abolir. Ce sont les intellectuels, les écrivains qui poussent le lecteur français à élargir considérablement son univers clos, à quitter son foyer, à découvrir le monde, à se débarrasser de ses préjugés face à l'étranger. C'est ce qui se passe dans *A. O. Barnabooth* de Valery Larbaud, c'est ce que fait André Maurois dans ses romans anglais. La liste des auteurs se lançant dans la découverte du monde peut être facilement complétée par les œuvres de Paul Morand, par les romans chinois d'André Malraux et par les œuvres de Blaise Cendrars. Szerb ajoute à cette liste Panait Istrati, le prosateur vagabond d'origine roumaine qui ouvre l'horizon des lecteurs français vers les Balkans.

Pour les auteurs qui ne se contentent pas de la réalité des jours quotidiens, du monde des habitudes, des banalités, s'ouvre aussi une voie vers le rêve, la rêverie, et dans sa forme épanouie, vers le fabuleux. L'auteur qui remplit le plus parfaitement les critères de ce type est Alain-Fournier, l'écrivain inspiré par le romantisme allemand et son *Grand Meaulnes*. En faisant brièvement référence à Pierre Mac Orlan, Antal Szerb ajoute au nom d'Alain-Fournier celui de Jean Giono. L'écrivain provençal l'intéresse non pas pour son régionalisme, ou son populisme, mais parce que son village, par exemple dans son roman intitulé *La Colline*, est un lieu de mystères, parce que ses habitants gardent encore le contact avec une autre réalité, le monde ancestral qui se cache derrière la surface de nos jours quotidiens.

Les aberrations psychologiques, les actes incalculables, les contacts avec les forces célestes ou infernales, les expériences hors du commun des voyageurs, des aventuriers, des vagabonds, les rêveries nostalgiques vers un paradis personnel ou collectif ne satisfont pas Antal Szerb. Il établit encore une catégorie, celle de la révolte contre le style rationnel. Les héros de la réforme stylistique de la modernité, chose curieuse, aux yeux de l'auteur hongrois ne sont ni les dadaïstes, ni les surréalistes, mais Jean Giraudoux, Jules Romains, Louis-Ferdinand Céline et Henri de Montherlant. Szerb ne prétend pas que le style des auteurs énumérés ait quelque chose de commun. Il dit simplement que la forme linguistique de leurs œuvres s'écarte considérablement et même de façon spectaculaire du style habituel de la prose contemporaine. L'unique auteur qui construit l'effet artistique de ses romans non pas sur l'intrigue, ou sur la caractéristique de ses héros, ou sur les procédés de la

narration, mais sur les jeux formels virtuoses du tissu linguistique de ses œuvres, est Giraudoux. *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline se situe à l'opposé : il exploite, de manière étonnante et dans une certaine mesure excessive pour les lecteurs contemporains, l'argot, le vocabulaire utilisé dans les milieux les plus bas de la société. « Céline est le romantique de la laideur » – prétend Szerb. Jules Romains ne peut être inséré dans cet ensemble que grâce à un paradoxe : par le manque de toute immodération de son style. Il est l'héritier du classicisme à une époque éloignée du classicisme : un révolté malgré lui. Mais Szerb s'intéresse à son œuvre, surtout à la série intitulée *Les Hommes de Bonne Volonté*, pour des raisons tout à fait indépendantes de son style. C'est la construction macroscopique du cycle de ses romans que l'essayiste hongrois admire et qui constitue le sujet de ses analyses. Le rôle qui est assigné à Montherlant dans la typologie szerbienne, est d'utiliser dans ses romans le jargon des intellectuels français.

Si je demandais à mes auditeurs le nom qui fait défaut dans cette énumération, je suis sûr que vous me répondriez unanimement : Marcel Proust. C'est vrai, son nom ne figure pas dans la liste, mais il figure à la tête de ce canon. Son œuvre, comme la synthèse de tous les procédés novateurs du roman moderne est traitée dans un sous-chapitre à part. Tout, presque, nous est par trop connu, et Szerb le souligne clairement : la légende de la vie, de la maladie et de la mort de l'écrivain, le caractère autobiographique de l'œuvre, le problème du temps, l'inspiration bergsonienne, la mémoire involontaire, l'épisode de la madeleine, la sensibilité particulière de l'auteur, son attachement aux noms propres, les faiblesses de Proust, l'analyse comme méthode de l'écriture, la description de la vie de l'aristocratie en déclin de l'avant-guerre, et ainsi de suite. Mais nous serions injustes de juger ce sous-chapitre avec les points de vue du lecteur d'aujourd'hui. Dans les années trente ces informations sur l'auteur et son roman n'étaient pas encore des lieux communs. Il y a pourtant parmi les remarques de Szerb sur Proust des constatations plus personnelles et plus originales. Par exemple, l'auteur hongrois, lui-même extrêmement cultivé apprécie par-dessus tout le côté culturel (érudition, musique, peinture etc.) du roman et fait beaucoup d'efforts pour réhabiliter le « snobisme » de l'écrivain français. En rendant compte de la relecture du roman, Szerb fait une remarque critique intéressante :

le texte lui semble parfois un peu trop bavard. Mais cette petite réserve ne diminue pas l'importance exceptionnelle de ce classique de la modernité.

À la fin du chapitre écrit sur le roman français, on pourrait écrire ceci : en annexe, Szerb consacre quelques passages au roman traditionnel, où le miracle n'occupe pas de place, au roman qui se place dans la lignée de la tradition réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. Les meilleures œuvres de cette tendance sont dues à Romain Rolland, à Colette (elle est l'unique femme parmi les auteurs choisis par Szerb), Jean Schlumberger et bien sûr, à Roger Martin du Gard.

Je ne voulais point cacher le caractère arbitraire et superficiel du système établi par Szerb. Le mérite de ce chapitre, malgré ces simplifications, malgré l'approche thématique, favorisée par l'auteur, est de donner une image systématisée, aidant le lecteur hongrois à s'orienter plus aisément dans une littérature étrangère. La simplification dans l'arrangement de la matière empirique est contrebalancée par la finesse de l'analyse dans les détails, lorsque l'auteur se débarrasse des contraintes du cadre construit par lui-même. Heureusement il ne prend pas non plus trop au sérieux son propre système de coordonnées.

Un livre publié par Albert Gyergyai un peu plus tard, en 1937, sous le titre *A mai francia regény*<sup>2</sup> fait concurrence au *Hétköznapiok és csodák*. On peut savoir gré à Antal Szerb de fonder sa vue globale du roman français sur les considérations de l'histoire et du caractère du genre, et il faut reconnaître aussi qu'il a une vision précise de l'évolution du roman moderne. L'optique du livre de Gyergyai est plus modeste, son élan est plus modéré, mais en contrepartie, il agit dans le domaine du roman français contemporain avec une assurance et une familiarité incomparablement plus solide que Szerb. Et cela se comprend, étant donné qu'Albert Gyergyai s'est totalement voué à l'examen et à la vulgarisation de la littérature moderne française. Il était le premier à traduire Proust et tant d'autres (Gide, Cocteau, Mauriac, Giraudoux, *Monsieur Teste* de Valéry, plus tard Camus, etc.). Il est l'auteur d'une anthologie de résumés sur 50 romans français (1946), le rédacteur d'une anthologie de la littérature française

---

<sup>2</sup> Albert Gyergyai, *A mai francia regény* [Le roman français d'aujourd'hui], Budapest, Franklin Társulat, 1937.

contemporaine (1935), l'auteur d'un grand nombre d'essais sur le roman français<sup>3</sup>.

L'image que Gyergyai donne du roman français contemporain est plus nuancée et équilibrée, beaucoup plus riche en exemples que celui de Szerb. Ce dernier adopte une vision plus globale et extérieure dans ses analyses, tandis que le premier opte pour une approche plus intimiste. Gyergyai embrasse le présent du roman français dans son intégralité, qui augmente la crédibilité de ses jugements. Ce que Szerb propose à lire, ne dépasse pas la réceptivité d'un lecteur érudit. Avec Gyergyai, par contre, s'accomplit l'embarras de richesse, l'auteur de l'ouvrage *A mai francia regény* ne peut pas être rattrapé par un lecteur moyen. Aujourd'hui, en plus, il ne serait pas raisonnable, suivant ses pas, de dépenser beaucoup de temps à la lecture, par exemple, d'Abel Hermant, de Maurice Martin, de Raymond Radiguet et tant d'autres. Le livre de Gyergyai n'entrerait pas dans notre champ de vision si nous voulions le représenter de la même manière que *Hétköznapiok és csodák*. Il nous faut donc nous éloigner de sa matière et la soumettre à un examen plus général. Nous devons, avant tout, résister à la tentation d'esquisser l'image faite par Gyergyai sur Proust, dont il était le premier traducteur en Hongrie, et un des meilleurs connaisseurs de son œuvre, parce que cela demanderait une communication à part. Nous renonçons aussi à aborder ses analyses faites sur André Gide pour la même raison.

Le point de départ de Szerb et de Gyergyai est presque identique. Ils constatent un changement radical dans la prose française après la Grande Guerre. Le dernier consacre tout un chapitre à la crise du roman. Mais ce chapitre révèle la différence fondamentale de la méthode des deux spécialistes hongrois. Gyergyai commence par exposer la discussion qui se déroule en France autour du roman dans les années 20, c'est-à-dire, il adopte dès le début les points de vue intérieurs de la critique française. Ces débats ont éclaté entre deux générations : celle qui défend le roman traditionnel et blâme la réforme du genre et celle qui développe l'apologie du

<sup>3</sup> Albert Gyergyai, « Mai francia dekameron », *Nyugat*, 1935, p. 285 ; Albert Gyergyai, *A mai francia regény*, *op. cit.* [2], p. 212 ; *Mit olvassunk ?, 50 francia regényről mesél Gyergyai Albert*, Gyergyai Albert (éd.), Budapest, Káldor, 1946. p. 179 ; André Karátson, « Albert Gyergyai – Hier et aujourd'hui », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5/1993, p. 91-98. ; Judit Karafiáth, « Gyergyai et la littérature française du xx<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5/1993, p. 99-108.

renouveau du roman. Certains opposent le roman romanesque à la prose poétique et déplorent la désintégration des règles génériques. Aujourd'hui tout ce qui est écrit en prose est considéré comme un roman, disent-ils. Ils distinguent ce genre hybride du véritable roman. Pour maintenir le niveau atteint par les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle, ils proposent d'exclure du genre les mutations parasites. Pour prouver que le roman traditionnel est viable de nos jours, ses partisans se réfèrent le plus souvent aux œuvres de Roger Martin du Gard, en premier lieu, naturellement à *Les Thibault*.

Les écrivains, appartenant à la nouvelle génération, sous prétexte de la défense de la cause de la réforme, font l'apologie de leur propre programme. Pour Mauriac, par exemple, au centre du roman doit être mis un conflit dramatique, parfois tragique. Duhamel favoriserait le tableau de mœurs ou même l'étude psychologique. Les fidèles de Gide exigent le dégagement de l'intrigue des contraintes rigoureuses de la motivation. Les critiques et les premières monographies de Proust votent pour la fusion de la poésie et de la prose dans le roman. Sur ce point, Gyergyai, adresse ses éloges au dadaïsme et au surréalisme, tendances qui ont contribué à l'abolition des obstacles génériques de la prose et de la poésie. Pour donner une caractéristique globale des fidèles du renouveau du roman, Gyergyai, curieusement, arrive à une conclusion, proche de la conception de Szerb. Il prétend que la nouvelle génération des prosateurs s'efforce d'assurer la liberté de l'âme, de l'imagination, du rêve et de l'action par le roman et dans le roman. Mais Gyergyai est beaucoup plus équitable envers le roman traditionnel que Szerb, le partisan du « néofrivole ». Selon lui, les traditionalistes, également leurs arguments forts, occupent une position solide dans la littérature et dans le cœur des lecteurs. D'où l'extrême variabilité du roman français contemporain, qui signifie d'une part une richesse extraordinaire, et de l'autre, une divergence qui est à l'origine de grandes tensions au sein de la critique et également dans le goût du public. C'est cette abondance de choix que Gyergyai offre dans son livre aux critiques, aux écrivains et aux lecteurs hongrois



Il ne se borne pas à la prise en compte de la littérature « sérieuse », il distingue les différents registres du roman. Il ouvre, par rapport à Szerb, une nouvelle dimension du roman, en esquissant les différents types du registre populaire. Il s'occupe du phénomène du best-seller, il traite le roman-feuilleton, la vie romancée (André Maurois), le roman policier (Georges Simenon, Gaston Leroux), le roman d'aventures etc. Après cet agencement des œuvres selon les registres, il passe en revue les thèmes dominants du roman de la période de l'entre-deux-guerres.

Ce qui sépare, sur le plan thématique, le roman contemporain du roman d'hier, c'est la guerre, c'est ce qui donne le premier sujet aux écrivains, commençant par *Le Feu* de Barbusse. On peut regrouper beaucoup de romans autour du sujet de la famille. « Familles, je vous haïs! » – écrit Gyergyai en citant la menace de Gide et il évoque, à titre d'exemple, entre autres, *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, le *Genitrix* de Mauriac et plusieurs romans de Green et de Duhamel. Le problème diverge sur plusieurs aspects : la vie conjugale qui domine les romans de Colette, le conflit des pères et des fils dans *Les Thibault*, la situation de la jeune génération (*Faux-monnayeurs* de Gide) et la question de la propriété familiale qui est au centre du *Saint-Saturnin* de Schlumberger. Un groupe de thèmes abordé par Gyergyai rappellent le livre de Szerb. Comme si les deux essayistes avaient partie liée concernant la révolte contre la réalité de la vie moderne ou la fuite devant la civilisation de notre époque dans les romans français contemporains. Gyergyai rend compte dans cette catégorie des robinsonades et des utopies romanesques, puis de la littérature régionale, non seulement des œuvres de Giono, mais aussi de celles de Ramuz. L'univers de l'enfant ouvre aussi au lecteur adulte une voie d'évasion. Le voyage comme délivrance des contraintes rime aussi chez les deux spécialistes hongrois. Mais contrairement à Szerb, qui met l'accent unilatéralement sur le mécontentement de l'écrivain avec la réalité, Gyergyai prend en considération les romans où s'illustrent l'intégration réalisée, l'entreprise réussie des héros qui dominent l'action, comme chez André Maurois ou dans les romans de sports de Prévost, dans les récits sur l'aviation de Saint-Exupéry. L'opposition à la réalité peut revêtir la forme de l'activité révolutionnaire dont un des exemples majeurs est le roman d'Aragon,

*Les Cloches de Bâle*, mais peut aussi être réalisée comme expérience religieuse, dans les romans de Mauriac ou Bernanos.

Dans le chapitre suivant, Gyergyai fait une typologie du roman français contemporain selon les règles génériques, où il répartit le même corpus des œuvres en romans psychologiques, romans-drames, romans-biographies, romans-fleuves, romans purs, et enfin romans poétiques. J'insiste brièvement sur ce dernier point, parce que c'est ici que Gyergyai, intègre dans son système, à côté d'Alain-Fournier et Giraudoux, le surréalisme français, et en premier lieu André Breton, l'auteur de *Nadja*. Après la classification thématique, générique des romans, Gyergyai passe en revue les figures saillantes des mêmes œuvres, ce qui lui permet de préciser et parfois de modifier les accents mis sur les romans les plus intéressants de la période. Il met en relief Barnabooth de Valery Larbaud, le grand Meaulnes d'Alain-Fournier, Lafcadio de Gide, Salavin de Duhamel, Garine de Malraux, le bel Antonio de Giono et l'abbé Donissan de Bernanos, en reconnaissant qu'il a eu des difficultés insurmontables, lorsqu'il a voulu choisir un des héros de Proust.

Le dernier chapitre essaie de trouver, parmi les romanciers d'aujourd'hui, les personnalités qui ne se contentent pas des formes héritées, qui se fraient un chemin dans le genre, qui se chargent d'expérimenter avec la prose, de renouveler le roman. Mais Gyergyai ne réduit pas leur champ d'activité sur une seule possibilité, à la recherche du miracle, au contraire, il rend compte des différents types d'auteurs. Il y en a qui ont l'ambition de représenter la réalité, la vie ; il y en a d'autres qui préfèrent conter des fables ; d'autres encore restent poètes en écrivant de la prose. Gyergyai distingue encore les visionnaires, les conquérants qui ne veulent que perpétuer leurs propres expériences, et enfin les expérimentateurs invétérés. On peut dire, sans exagération que ce dernier chapitre contient le canon personnel de Gyergyai à la fin des années trente (qui va se modifier dans les décennies suivantes), canon qu'il propose aux lecteurs et aux écrivains hongrois. En réduisant davantage ce canon, on peut établir l'ordre de valeurs accepté par le public hongrois du roman français contemporain sur la période de l'entre-deux-guerre, jusqu'à l'arrivée de la génération existentialiste, représentée par Sartre et Camus, dans la deuxième moitié des années 40.

Le plus grand écrivain parmi ceux qui présentent un miroir devant la société, aux yeux de Gyergyai, est Roger Martin du Gard. La palme du conteur revient à Ramuz. Les romanciers-poètes sont représentés par deux auteurs : avec Cocteau et son *Enfants terribles* et avec Giraudoux. Les visionnaires sont présents dans le canon de Gyergyai aussi par couple de deux: Julien Green qui est pourtant dépassé par François Mauriac. Et les conquérants ? C'est Malraux, bien-sûr qui occupe le premier rang parmi eux, même le terme est emprunté au titre de son roman. La dernière catégorie, celle des expérimentateurs, des esprits novateurs, est la plus prestigieuse. Elle revient aux plus grandes figures du roman français de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle : Marcel Proust et André Gide. On peut considérer cette liste comme le canon du roman français contemporain en Hongrie, avec quelques modifications. Il faut ajouter à la liste le nom de Céline et de Giono et y enlever les noms de Cocteau, Giraudoux, Martin du Gard, Green, Ramuz et Malraux, moins populaires au sein du public hongrois. Si on prend en considération l'influence exercée par les auteurs français sur les romanciers hongrois de la même époque, on peut rendre justice à Martin du Gard qui a servi de modèle pour *La Phrase inachevée* de Tibor Déry et à Jean Cocteau dont *Les Enfants terribles* a inspiré deux romans hongrois : *Les Révoltés* de Sándor Márai et *Le Voyageur et clair de lune* d'Antal Szerb. On peut donc conclure que les observateurs de profession hongrois de la littérature française ont contribué considérablement à la vulgarisation du roman français contemporain dans notre pays.

---

GYÖRGY TVERDOTA

Université Eötvös Loránd, Budapest  
Courriel : tverdotagyorgy@yahoo.com